

4^e

CONGRÈS

des études sur le Moyen-Orient
et les mondes musulmans

28 juin - 2 juillet 2021



Atelier 7 a)

Sciences humaines et débats épistémologiques dans la pensée islamique contemporaine

Depuis le milieu du XX^e siècle, le recours aux sciences humaines est perçu par les penseurs musulmans comme un instrument décisif de transformation ou de défense des savoirs et de la culture islamiques. Parmi les disciplines, l'histoire et le droit sont considérés comme des moyens de reconstruire, de subvertir ou de faire valoir l'héritage juridique, épistémique et théologique de l'islam. En s'ancrant dans les sciences humaines, des théologiens et juristes de Syrie, d'Iran et d'autres pays ont entrepris de critiquer les savoirs islamiques classiques. Leurs critiques ont conduit à de nouvelles formulations des dogmes et de la théorie du droit, voire à la création de nouvelles disciplines du savoir au sein des écoles religieuses. Parallèlement, les historiographies des chercheurs européens spécialistes de l'islam ont été contestées tantôt par des savants religieux, tantôt par des institutions culturelles internationales qui voulaient promouvoir une écriture de l'histoire spécifiquement islamique. En prêtant attention aux institutions scientifiques et culturelles, les participants de l'atelier voudraient mettre en lumière le contenu et la portée des débats épistémologiques menés en leur sein. Ils visent en particulier à souligner les enjeux patrimoniaux des normes scientifiques et les interactions entre les travaux scientifiques sur l'islam et les débats d'acteurs qui s'expriment au nom de l'islam.

Responsable : Constance Arminjon (EPHE-PSL)

Discutant : Dominique Avon (EPHE-PSL)

Programme de l'atelier

Dominique Avon (EPHE-PSL)

Muḥammad al-Ġazālī vs Ignaz Goldziher : un enjeu historiographique

À la fin des années 1950, le shaykh M. al-Ġazālī (1917-1996) publie un traité intitulé « دفاع عن العقيدة والشريعة ضد مطاعن المستشرقين » [« Défense de la doctrine et de la loi (islamique) contre les coups de boutoir des orientalistes »]. Il s'agit d'une critique systématique de la traduction en arabe de la version française de l'ouvrage de l'orientaliste Goldziher (1850-1921), *Le Dogme et la Loi de l'Islam* (1920). Le projet de cette réfutation est double, il s'inscrit dans une démarche collective conduite par plusieurs azharis au même moment : disqualifier les travaux sur l'islam produits par des savants qui ne postulent pas une adhésion préalable à la doctrine islamique héritée ; décourager les musulmans d'y faire référence et, plus encore, de les promouvoir par des traductions en langue arabe.

Rainer Brunner (CNRS, Laboratoire d'études sur les monothéismes)

« Le Coran, ça suffit » – Le critique du ḥadīth en tant que base d'une nouvelle épistémologie dans l'islam moderne et contemporain

Dans la mesure où les courants salafistes (re-)découvrent la tradition muḥammadienne (*ḥadīth*) comme fondement indispensable d'une identité musulmane « authentique », on rencontre, depuis quelques décennies, plusieurs penseurs individuels qui contestent cette source centrale avec une logique, voire une radicalité remarquable. Le champ des penseurs s'étend des courants dits « coranistes » (qui se mesurent eux-mêmes explicitement avec Martin Luther), en passant par l'intellectuel syrien Muḥammad Shaḥrūr (m. 2019) qui a présenté, il y a 30 ans, une nouvelle interprétation spectaculaire du statut du Coran (et qui ensuite fut comparé à Luther par des observateurs en Occident), jusqu'à quelques autocritiques au sein du chiisme, comme l'Iraqien Aḥmad al-Qābanjī, qui se réfère à Sigmund Freud, Ludwig Feuerbach et Émile Durkheim en demandant « une adaptation des traditions ». Bien qu'il soit indéniable qu'ils sont toujours une petite minorité marginalisée ou même exilée, la violence de la polémique à laquelle ils sont confrontés laisse comprendre que leur approche épistémologique est remarquée par les autorités religieuses conservatrices – et qu'elle est perçue comme un danger. Cela est d'autant plus remarquable que le *ḥadīth* se trouve également au fond des distinctions confessionnelles entre sunnites et chiites. Sans en parler explicitement, ces penseurs contribuent, par leur nouvelle épistémologie, à une nouvelle conception d'une identité musulmane au-delà des restrictions imposées par la tradition confessionnaliste.

Pierre-Jean Luizard (CNRS, Groupe Sociétés Religions Laïcités)

Les chercheurs occidentaux et le défi de la modernité confrontée à la piété populaire musulmane en Égypte : une histoire de générations

La piété populaire autour du culte du tombeau des saints musulmans a attiré la première génération de chercheurs européens. Son caractère spectaculaire, à travers ses rituels et les foules mobilisées pour l'occasion, nourrissait en effet une vision qu'il est possible de qualifier de « romantique ». En France, Louis Massignon et René Guénon illustrent bien cet engouement pour une spiritualité à la fois charnelle et mystique. Les confréries soufies structurent cette piété, souvent incontrôlable dans ce qui est vu de nos jours comme des excès. Comme la plupart des voyageurs, le Britannique Heyworth-Dunne a constaté et décrit le rôle central des confréries soufies en Égypte au XVIII^e et au début du XIX^e siècle. Aujourd'hui, piété populaire et soufisme continuent à mobiliser des foules immenses. Pourtant, dans les années 1960 et 1970, les chercheurs qui se sont intéressés au soufisme étaient unanimes dans leur pronostic pessimiste. Ces mêmes chercheurs opposaient le « déclin » des confréries soufies à partir de la première moitié du XX^e siècle à l'émergence de courants modernes, sécularisés et/ou islamiques, rationalistes et hostiles au soufisme. Mais, à partir des années 1980, une nouvelle génération de jeunes chercheurs (Fred De Jong, Alexandre Popovic, Éric Geoffroy, Catherine Mayeur, Rachida Chih, Pierre-Jean Luizard et d'autres) affirmait au contraire la pérennité du soufisme confrérique puisant dans un terreau inépuisable, celui d'une piété populaire qu'une vision désincarnée de l'islam comme celle portée par le réformisme musulman semblait incapable de faire disparaître.

Constance Arminjon (EPHE-PSL)

Sciences humaines et critique des savoirs islamiques en Iran contemporain

Tandis que des figures de proue du shi'isme œuvraient dans les années 1960 et 1970 à l'islamisation des savoirs, plusieurs clercs et penseurs laïcs éminents ont mis en question l'épistémè islamique dans les années 1990. Alors que leurs devanciers, dont Muhammad Bâqir al-Sadr, faisaient valoir une conception culturaliste de la science, ils ont engagé une critique épistémologique des disciplines du savoir religieux. Dans ce retournement, le recours aux sciences humaines et à la philosophie européenne a joué un rôle décisif. Peut-être le philosophe 'Abd ol-Karīm Sorūsh a-t-il inauguré ce mouvement critique. Mais dès le milieu des années 1990, des débats épistémologiques intenses ont été menés dans la howzeh de Qom. Au lieu de l'exhaustivité du droit islamique (*fiqh*), Shabestarī, Kadīwar, Malekiyân et d'autres ont révélé

les limites de cette discipline centrale dans la formation religieuse. En proclamant la péremption du droit et de la théologie classiques, certains ont appelé à « humaniser les sciences islamiques ».